

## **LA REVANCHE DES ANARCHISTES: LA VÉRITABLE «ASSOCIATION DE MALFAITEURS»...**

Lorsque les attentats de Ravachol, Vaillant, Pallas, Émile Henry, eurent jeté une folle épouvante dans le monde dirigeant, celui-ci ne trouva pas suffisant de venger sa terreur par la mise à mort de ces quatre hommes.

Il mit en mouvement son appareil formidable de répression. Des centaines de domiciles furent fouillés, les plus petits bouts de papier noirci furent anxieusement consultés; à des milliers de personnes de tout sexe, de tout âge, de toute situation, furent tendues les embuscades des interrogatoires et des confrontations.

Le plan était des plus habiles: grâce à *l'Idéal* dont s'étaient réclamé ceux qui avaient porté leur tête impavide sur l'échafaud, établir une entente entre tous les anarchistes, les constituer en «*association de malfaiteurs*», en parti organisé: les uns, - les intellectuels - développant la doctrine par la plume et la parole, les autres - les impulsifs - mettant la théorie en pratique, tous, acteurs ou complices des explosions terrifiantes.

C'est ce système d'accusation qu'échafauda l'instruction, que soutint le ministère public.

Ce dernier se croyait sur de l'emporter; la clairvoyance et la bonne foi du jury ne permirent pas au gouvernement de perpétrer le crime qu'il avait longuement prémédité.

S'il se fut accompli, ce crime, et si nous agonisions actuellement au bagne, nous, accusés du «*procès des Trente*» et tous ceux que nous n'aurions que précédés (car il s'agissait de *délivrer le territoire de ce ramassis de brigands* qu'étaient les «*compagnons*»), je me demande quelle attitude pourrait prendre aujourd'hui la magistrature à notre égard en présence des événements.

Les anarchistes avaient dit: «*Le PARLEMENTARISME n'est qu'une forme rajeunie du despotisme antique: c'est la force masquée de sophisme. Absolutisme, irresponsabilité, incompétence, stérilité, corruption, tels sont les caractéristiques du régime représentatif*».

Ils avaient dit: «*La PRESSE, cette force considérable, peut-être la plus redoutable de nos jours, est aux mains des gouvernants et des riches. L'écrivain vend sa plume. Les salles de rédaction servent d'officines aux combinaisons louches des politiciens, aux projets malhonnêtes des financiers*».

Ils avaient dit: «*La PROPRIÉTÉ n'est pas la récompense du travail et de l'économie, comme on l'enseigne aux naïfs. Elle est le fruit de l'exploitation, du vol, de la prostitution, du chantage, de la concussion, de l'agio, du crime*».

Ils avaient dit: «*Sous le pompeux prétexte de dignité nationale, de drapeau, de sécurité, de défense, d'honneur, l'ARMÉE recèle les plaies les plus hideuses, les cancers les plus répugnants*».

Ils avaient dit: «*La FAMILLE juridique qui a pour préface le mariage, est engendrée par l'accouplement de combinaisons, calculs et marchés inavouables; sous des apparences de grave ou sereine respectabilité, se dissimulent les trafics les plus bas. les passions les plus viles, les actions les plus flétrissantes*».

Ils avaient dit: «*La RELIGION est le masque des coquins. Elle abrite la paresse, la gourmandise, la lâcheté, l'hypocrisie, le mensonge, la cupidité. Jamais l'État ne s'en séparera. L'Église est son indispensable complice*».

Ils avaient dit: «*Si l'on pouvait introduire un œil observateur et impartial dans les salons dorés où fréquentent ces personnages qui roulent carrosse, tiennent le haut du pavé, gaspillent l'or et méprisent la foule,*

*ou reculerait épouvanté, tant on y constaterait de turpitudes, de coquinerie, de platitudes, de bassesses! La moralité des CLASSES DIRIGEANTES est au-dessous de l'imaginable».*

Il avait dit: «*La VIE DES HUMAINS est gâchée. Les uns, oisifs, inutiles, blasés, promènent leur lassitude et leur ennui, cherchant une distraction dans la fièvre du jeu, de la noce, des fêtes, des extravagances. Les autres succombent au travail et vivent de privations jusqu'à ce qu'ils en crèvent. Nulle existence n'est normale, rationnelle, heureuse».*

Il avait dit cela les anarchistes et c'est pour avoir osé proclamer ces vérités que les bandits par eux démasqués s'étaient juré d'en finir, de s'en débarrasser à tout prix.

Et, voici que le voile se déchire et que, derrière, apparaît, superbement éclairé, le tableau réalisant la vision anarchiste.

Le cadre est digne de l'œuvre. Majesté des châteaux, solennité des parlements, agencement merveilleux des somptueux locaux où trônent les entrepreneurs de littérature quotidienne, étincellement des uniformes, éclats des décorations, rien n'y manque. Les deuils des soutanes s'y rencontrent avec les clartés des épaules nues. Ministres, sénateurs, députés, journalistes, porte-sabres, spéculateurs, prêtres, fonctionnaires, grandes dames, actrices, cocottes, roublards et ingénues, c'est un inexprimable pêle-mêle où s'agite, fébrile, souple, intrigante, cupide, lâche, dénuée de cœur et pauvre de cerveau, l'intégrale représentation de la classe gouvernante et possédante.

L'association de malfaiteurs, la voilà.

Voici celui qui fut condamné à cinq ans pour avoir vendu son influence de ministre: Baihaut. Derrière lui, ceux: ministres, sénateurs, députés, industriels, financiers, corrupteurs ou corrompus, coupables comme lui, - plus peut-être - mais qui surent ou savent encore en imposer et se faire craindre: Rouvier, Proust, Thévenet, Reinach, Léon Renault, Grévy, d'Andlau. Wilson, Gaffarel, de Lesseps, Eiffel, Alton, Cornélius Hertz.

Voici ces directeurs influents de journaux et ces «*notables de la presse*» qui, ressuscitant l'époque où, du haut de leur inexpugnable donjon, les coupe-jarrets du moyen âge se précipitaient sur le passant et le dévalisaient, prirent leurs salles de rédaction pour un castel, leur plume pour une épée, et, courage en moins, dépouillèrent quiconque commit l'imprudance de s'aventurer dans leurs parages: Magnet, Canivet, Portalis, Camille Dreyfus, Charles Laurent, Jacques Saint-Cère, de Cevry.

Voici les monarques du jour, les rois de la République, les financiers - juifs ou chrétiens - détrousseurs, spoliateurs, accapareurs. Tout se condense en leurs mains centralisatrices. Leur scandaleuse opulence s'édifie, par l'agio, sur la ruine de tous: Rothschild, Léon Say, Bishoffeim, Hirsch, Erlanger, Mallet, Camondo, Blanc, Ephrussi.

Voici ceux qui, officiers, trahirent et vendirent leurs pays: Triponé, Dreyfus; ici, ceux qui, à Biribi, firent expirer, sous d'atroces tortures les soldats qu'ils disciplinaient; là, le lamentable cortège de ces jeunes hommes qui, partis pleins de vigueur et d'entrain, reviennent des Tonkin et des Madagascar.

Voilà les forçats du mariage; ils sont rivés par couple au boulet: famille. Leur vie est un tissu de ruses, de fourberies. Ils sourient et leur cœur est navré. Que de pleurs tombent, silencieux, le long de ces joues fardées pour le bal! que de mensonges courent sur ces lèvres, fleuries de sourires, pour accrocher au hasard d'une valse ou d'un cotillon, un mari blasonné ou une femme dotée! Que de drames intimes, sombres, connus des seuls acteurs!

Voyez-vous cet homme noir, grand, maigre, l'air ascétique, cauteleux? C'était un précepteur de famille titrée. Un tout récent procès nous l'a dévoilé: âme cupide, cœur sec, esprit intolérant, main violente, membres enfiévrés de luxure: l'abbé Rosselet.

Voici un jeune homme, l'œil atone, la face pâle, la poitrine étriquée, le dos déjà voûté, la démarche fourbue. Il est à peine majeur et déjà il a si longuement et souvent trempé ses lèvres à la coupe des orgies, que plus rien ne le fait vibrer.

Qu'a-t-il donc de remarquable pour être ainsi entouré, choyé, adulé? Femmes charmantes, hommes distingués, d'où lui vient ce cortège? Est-il porteur d'un grand nom? S'est-il illustré par une action d'éclat? Est-il prince de l'esprit ou de l'amabilité?

Il est riche, voilà tout. Il a été mis, tout jeune, en possession d'un nombre respectable de millions et ces caresses féminines comme ces masculines flatteries visent son portefeuille. Lui, il va mourir. Et peut-être, c'est de comprendre qu'il a gâché sa vie, qu'il souffre le plus! Peut-être, pressentant sa fin prochaine, remoule-t-il le cours prolongé de ses années bêtement dissipées. Il se revoit inutile, errant sans but, vivant sans idéal, ne sentant rien, ne comprenant rien, ne souffrant de rien, n'aimant rien, ne s'enthousiasmant de rien. Il contemple son cerveau exigu que nulle large pensée n'a agrandi, son cœur que nul haut sentiment n'a réchauffé. Il se voit entouré de mains tendues, non pour serrer la sienne, mais pour demander la caresse de ses billets de banque; il est le navire cerné par une bande de requins; il est le traîneau pourchassé par la meute hurlante des loups affamés.

Peut-être, oui, peut-être, ce jeune viveur a-t-il conçu, trop tard, hélas! qu'il aurait pu, qu'il aurait dû vivre autrement: qu'il y aurait eu joie, dignité, profit à mieux user des millions que le hasard de la naissance avait remis à sa jeunesse; qu'il aurait pu s'intéresser au mouvement passionnant qui emporte le monde contemporain vers un devenir moins douloureux; que la vie est bonne à qui sait la vivre, pour lutter en faveur d'une conviction saine et fortifiante; que son immense fortune le mettait à même d'entreprendre et de mener à bien de vivifiantes choses; que les fêtes du cœur et de l'intellect sont les plus intenses et les seules sans amer lendemain!

Mais il était la proie de ce vol de vautours acharnés à son foie d'or. Ce Prométhée, nouvelle manière, c'est Max Lebaudy; ces vautours s'appellent: De Cesti, Balensi, Rosenthal, Chiarisolo, De Civry, Brenet et beaucoup d'autres qui, avec son or, publièrent un journal où brassèrent des affaires, gens que désignent les doigts, et dont on se dit déjà les noms.

Aigrefins de la politique, forbans de la finance, rastaquouères du journalisme, ministres de Dieu, représentants de l'armée ou de la famille, tout ce monde répugnant prononce sententieusement, leçon par cœur apprise - les mots de probité, honneur, vertu, charité, sacrifice, tandis qu'une seule passion mouvemente leur âme de mercanti: l'argent.

Chacun de ces personnages est un réceptacle de vices, une synthèse de saletés. Il est le type de toute une catégorie, l'échantillon d'une race toute entière, l'expression de toute une époque.

Et tous ces malpropres s'entendaient à merveille, il y a quelque deux ans, pour réclamer contre les anarchistes une implacable répression. Les libertaires étaient, disaient-ils, une honte pour la civilisation; il fallait les exterminer sans merci et l'on eût agi sagement en les supprimant jusqu'au dernier.

On comprend maintenant pourquoi ce débordement de colère, cette explosion de haine contre nous; c'est que, seuls, nous avons conscience des crimes commis chaque jour par cette véritable «*association de malfaiteurs*», produit fatal de notre organisation sociale; seuls, nous avons l'audace de la dénoncer à la réprobation publique: seuls, nous apportons le moyen de prévenir ses crimes.

Ce moyen, nous l'apportons encore et nous ne cesserons de le proposer que lorsque les hommes ayant compris la nécessité d'y recourir, y auront fait appel.

Ce moyen, c'est la suppression intégrale des arrangements sociaux qui attribuent aux uns la richesse et condamnent les autres à la misère; c'est l'abolition totale de la propriété individuelle.

Que cette horrible formule de la propriété privée: «*tout appartient à quelques-uns*», soit remplacée par cette formule de l'avenir: «*tout est à tous*», et alors, plus de ministres prévaricateurs, plus de mandataires corrompus, plus de maîtres chanteurs, plus de Biribi, ni de Madagascar, plus de prêtres menteurs; plus d'union mercantile, plus de vies flétries par l'abus des plaisirs ou l'excès des privations.

Au sein de la pourriture qui ronge le monde bourgeois tout entier, on est fier de se sentir libertaire, c'est-à-dire en dehors et au-dessus de cette souillure.

Toutes les injures que les riches et les gouvernants ont prodigués aux anarchistes, se retournent aujourd'hui contre les soutiens de l'Autorité.

C'est la revanche des anarchistes qui commence. A quand la fin'?

**Sébastien FAURE.**